

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Douleur au membre fantôme, 2004

Aux éditions de Minuit

Le Cuisinier de Warburton, 1979 (épuisé)

La Condition des Soies, 1982 (épuisé)

Aux éditions L. Mauguin

Roi de la valse, 1998 (rééd.)

Aux éditions de l'URDLA

“Souffrir mille morts” “Fondre en larmes”, 2003

ANNIE ZADEK

Vivant

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

© 2008 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-232-0

Première publication
© 1997 Éditions Fourbis, Paris
ISBN 2-84217-021-0

PRÉFACE

Chaque rencontre avec Annie Zadek est pour moi l'occasion de prendre la mesure de l'exigence qui conduit son travail d'écrivain. Cette exigence, rien ne semble pouvoir l'entamer, ni la durée, ni l'économie peu confortable qu'elle entraîne forcément à sa suite.

Sa vie est entièrement affectée par son travail d'écriture. La légèreté, la gravité, le désespoir ou l'humour qu'elle manifeste au-dehors sont liés aux périodes qu'elle traverse dans l'élaboration du livre en cours. Il y a en elle une grande force et une fragilité mêlées, qui en font une artiste rare, quand les sirènes de l'immédiateté triomphante nous dispensent trop souvent d'accéder à la complexité de notre propre existence.

Vivant, matière âpre, où le désir et la mort se poursuivent sans relâche dans une course dont l'approche de la fin exaspère la rage de vivre. Cet homme, qui se livre à nous avec une franchise crue, sans aucun apitoiement, est un écrivain célèbre pour son œuvre littéraire, frère humain de Tolstoï, Hugo ou Michelet, un homme qui réalise que sa vie fut exclusivement le matériau

de son écriture, « matériau la nature, matériaux l'amour, l'art, la Vénus de Milo... », et qui rugit de vouloir aimer et vivre jusqu'au bout. Un homme qui ne veut « plus écrire mais être » et qui se reprend aussitôt : oui, mais « être la littérature ».

La vie s'exclame devant nous, rien n'est inventé : la chaleur d'une peau, le malheur sans fin des moujiks, les mots du sexe, le parfum des violettes... et c'est pour ça que ça vient nous toucher avec une telle force. Cet homme qui se débat dans l'insoluble difficulté toujours nouvelle, car jamais vaincue, de vivre en accord avec lui-même, n'est pas une fiction. C'est nous, c'est moi. Et heureusement j'en ris par endroits parce que c'est drôle, cinglant et cruel à la fois. Résister aux forces d'étouffement, faire face aux contradictions déchirantes, ne rien céder sur les hauteurs rêvées et poursuivre coûte que coûte le poème, voilà ce que j'entends dans *Vivant*, et qui agit sur moi comme une invite salutaire à continuer d'être corps, pensée et mouvement au cœur de ce monde déjà prêt à m'oublier.

PIERRE MEUNIER

Et les oreilles !
N'oublie pas de me laver les oreilles !

Et ne me parle plus de la mort.
Parler de la mort fait mourir.

D'ailleurs, ici, c'est MOI qui meurs.

Pense aussi à changer mon linge.

Et ce peignoir pimpant immonde !

L'eau ne rince pas !
Le savon ne mousse pas !

En plus j'ai cassé le miroir, il ne me manquait plus que ça.

J'ai peur de la mort. J'aime vivre.
J'ai peur que ma vie ne me quitte.
J'ai peur que cette chienne de vie me quitte.

Mais avant il faut que je dise comment j'ai écrit onze tomes d'œuvres littéraires et comment j'ai failli me pendre.

Comment j'ai cherché le sens de la vie, qu'est-ce que l'esprit, qu'est-ce que la matière, qu'est-ce que Dieu, qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal et ainsi de suite et comment tous les soirs je filais au bordel.

Comment j'ai violé chaque jour les règles que je m'étais données, comment j'ai bu de la vodka, donné des coups de pied au chat, gratté mon nez et rien écrit, emprunté Marc-Aurèle à la bibliothèque mais lu des romans d'amour français : un prince s'éprend de son valet, un noble d'une bohémienne, un jeune homme est fou d'une vieille, fait des yeux amoureux, se tourne les moustaches, « petite madame je vous adore... »

L'union charnelle est effrayante.

Aussi terrible qu'un cadavre.

Combien de fois ai-je respiré aujourd'hui ?

Combien de fois ai-je pensé ?

Pour ce qui est de penser, je pense.

Combien de pas autour de la chambre ?
Combien d'heures jusqu'au repas du soir ?

Petit bouillon de poule et châtaignes ?
Ou bien cervelle et miel en gâteau ?

La mangeaille !

La boustifaille !

Et les occupations artistiques !

Ma femme jouait du piano, je lisais tout haut pour les dames (je pleurais en disant des vers, on peut dire que je chialais comme un veau), notre fils faisait le loustic et nos filles servaient les liqueurs.

On s'amusait à la Préférence, on dansait le Daniel Cooper, on ouvrait les tables de jeux et on interrogeait les cartes : « Oui ou non, suis-je amoureux ? »

Ils s'inquiétaient de ma santé, je parlais de mes états d'âme, de la souffrance des animaux, de la famine, de la pauvreté.

Liova est une saleté.
Une ordure.

Qui Liova ?

Moi ! MOI !

JE suis une saleté, une ordure, pitoyable, inutile, enfermé dans un trou et recevant mon pain d'en haut !

Chaque jour je me disais « le dénuement c'est la perfection » et puis le soir : chansons, vodka, tziganes et bringue, Micha, Macha, Sacha, Pacha, moi avec ma Vérotchka, lui avec sa Varinka.

MA Vérotchka !

SA Varinka !

Réveillé tard.

Levé tard.

Hémorroïdes.

Bain de siège.

Emploi du temps à la Franklin (le plus important pour moi serait de me corriger de petit un, petit deux, petit trois).

Une vie douce ?

Non.

Une vie maudite, oui.

J'essayais de penser aux autres.

J'exigeais que chez moi la volaille soit tuée sans brutalité.

– Fais maigre.

– Bien.

– Mortifie ta chair.

– Oui !

– Aime tes ennemis.

– Bon.

– Donne ton bien aux pauvres.

– Nous verrons, nous verrons, peut-être.

Vivre riche est honteux.

Vivre pauvre, contrariant : je ne peux quand même pas plaindre les mouches à la fin, il y a une limite à tout !

(Mais pour les asperges, elle avait raison.)

Et toujours le vieil esthétisme hégélo-goetho-tourgueniévien, les joies bêtes du vêtement, du mobilier et du vieux Saxe.

À la maison, les invités : un jeune richard parisien chauve, un verrat mondain parfumé ; les Suédoises habituelles ; un globe trotter américain (braves garçons les Américains) ; Monsieur Larre le propriétaire, Monsieur Dop le pharmacien. Une foule vorace et affectée, tous des gens bien.

Je dissertais sur la question : « Sauver la vie à trois enfants, courage ? Ou affectation ? »

Je faisais état de mes doutes : « Je respecte et j'aime la science mais... »

Je conclusais les discussions : « Le père seul doit enseigner le latin à ses filles. »

Je ne suis pas ce que l'on croit !

Je ne suis pas un conseiller !

Pas un donneur de leçons !

Même si je conseille !

Même si je donne des leçons !

(Ce n'est pas tout à fait vrai.)

Je disais : il y a trop de livres.
Les gens écrivent comme d'autres boivent, c'est encore pire pour l'estomac. On écrit sur Napoléon, sur Chamonix et les marmottes, sur l'embargo, les cétacés, sur Babeuf et sur Robespierre, sur Saint-Simon et sur Fourier.

TOUT EST INTÉRESSANT MAIS RIEN N'EST NÉCESSAIRE.

Il faut arrêter d'écrire.
Il faut agir. Fendre du bois.
Il faut travailler de ses mains, faire sa chambre, allumer son poêle.
Mieux vaut le travail manuel que le ni-cesti-ni-cela avec mes amis écrivains.
Je n'ai rien écrit aujourd'hui.
Je n'écrirai rien demain.
Cela semble mauvais mais c'est bien.
Je ne veux plus écrire mais être.
Plus : écrire de la littérature mais : être la littérature.

Parce que j'étais un écrivain, je n'ai jamais seulement vécu, simplement respiré, uniquement souffert.

Ma vie, ma respiration, ma douleur : matériaux.
Amis, femme, enfants, matériaux.
Matériau la nature.
Matériaux l'amour, l'art, la Vénus de Milo.

Après avoir longtemps pensé que seules comptaient les idées personnelles, j'ai compris que seules comptaient les idées qui ne m'étaient pas personnelles.

Je n'avais pas des idées à moi.
Je n'étais pas original.
Je n'étais pas différent.

Je ne suis pas éminent.
Je suis vantard, goinfre, douillet, affecté, menteur, apathique, trop sûr de moi, voluptueux, instable, indécis, inquiet.

Concupiscent même dans l'eau.

J'aime parler de ma santé.
Analyser mes sentiments.
Fredonner des chansons tziganes :

« ... le soleil brille,
la neige fond,
et l'alouette... »

Apprendre des choses par cœur.
Utiliser l'argot du sexe.

Je suis tout à la fois agréable et odieux.

Mais dès demain...

Est-ce un péché de faire l'amour deux fois de suite avec sa femme ?

Et trois fois ?

Ses bras.
Son rire.

Ah oui, la saleté.
Ah, la garce.

(Avant, je disais « Ah ! Dieu ! »)

Le dîner était prêt et elle ne mangeait pas.
Elle était de mauvaise humeur.

« Le piano à queue, la musique, le piano est-il enfin arrivé ? A-t-on enfin livré le piano ? »

La Beauté, l'Amour, l'Art, la Vénus de Milo !
Tout ça, foutaises ! Balivernes !

Elle m'a fait mal chaque jour.

Comme une dent.

Et nos fils...

L'un avec sa maladie,

l'autre avec son immoralité (il joue de l'accordéon dans la cuisine et il sent mauvais de la bouche),

le troisième avec sa sottise.
Il parle de poésie, de bonté et de religion parce qu'il est dénué de poésie, de bonté, de religion.

Un gredin dégoûtant, voilà tout.